

Nouvelle Louis Guilloux

Sophie Barenton

« Bonne année ! » « Plein de bonnes choses pour 2020 ! »

Voilà comment mon année avait commencé. Je me doute que cela devait être de même pour vous. Mon nom est Mathieu Verdier, j'ai 20 ans.

J'habite à Paris, sous les toits, rue de Douai dans le neuvième... j'...Excusez-moi, je suis essoufflé, je vais rater le métro ! Mon patron m'aurait tué ! Je disais : je suis breton mais j'étudie dans une prestigieuse université. Tous les jours, après les cours, je me rends au siège d'une maison d'édition bien connue. Plus tard, je rêverais d'y avoir mon bureau...Enfin, j'y travaille déjà, mais disons que j'aimerais le faire sans serpillère... Si je suis obligé d'agiter le plumeau aussi souvent, c'est que, bien que j'aie apparemment les capacités cognitives pour entrer dans une prestigieuse école, je n'en ai pas les moyens financiers. Non pas que mes parents ne m'aident pas, loin de là, ils s'endettent même pour moi. Je suis fils d'ouvriers, eux-mêmes enfants d'ouvriers. Disons qu'en étudiant à Paris, je brise la tradition... Mes parents sont très fiers de moi, ils m'associent même à leur icône : Louis Guilloux (mais sans la pipe). Depuis que je suis petit, ils m'ont transmis ce modèle : un homme dont la célébrité est due à son travail, à sa volonté, et ce, sans oublier ses origines !

Fraîchement arrivé de province, on m'a donc plongé tout droit dans l'excellence parisienne. Et qui dit excellence dit également...rivalités. Sans parler de la rivalité scolaire qui pourrait se comprendre dans une grande école telle qu'Henri IV, ce sont les rivalités sociales qui m'ont le plus touché. Les regards en coin, les chuchotements, il n'y a pourtant rien dans ma vie dont je pourrais avoir honte !

Contrairement à Louis Guilloux, j'ai été contraint d'accepter ma bourse, un travail de surveillant n'aurait pas suffi à payer mon école. Comme lui, je suis fier de l'endroit d'où je viens, j'aime ma Bretagne, ma ville et sa qualité de vie, n'en déplaise aux élèves de mon université. J'abhorre leur milieu et le sentiment de supériorité qui émane d'eux quand ils me voient, que dis-je, me toisent, moi, « le provincial ». Il est vrai que mon intégration n'est pas évidente, l'ambiance parisienne est loin de m'être familière. Et je n'y voyais aucun problème au départ, contrairement aux conducteurs de coupé Mercedes dénigrant mes "68 minutes de métro quotidiennes".

Je n'ai pas beaucoup de temps, ni d'argent, pour aller au dernier restaurant branché ni acheter le dernier blouson à la mode ou changer de téléphone portable tous les six mois. Je dois assister aux cours, étudier et approfondir toutes les matières au programme, travailler pour financer mon quotidien si besogneux. Je ne vis pas dans le même monde ... J'arrive à joindre les deux bouts mais sans faire d'extras. Leurs mentalités me paraissaient si puériles, si

stériles... Je commençais à m'y habituer car rien n'aurait pu me détourner de mon objectif : réussir mes études.

Mais ce serait mentir que de dire que les fêtes, les sorties au cinéma ou au théâtre ne me faisaient pas envie...

Je me sentais en profond décalage... Encore et toujours, les réseaux sociaux étaient là pour me rappeler que je n'avais pas été invité à telle soirée ou tel week-end cette fois-ci... Ni ceux d'après... Non je n'avais pas vu le dernier AVENGERS pour me détendre les neurones ... Le cinéma était un loisir que je ne pouvais même pas m'offrir, malgré la réduction étudiante, et que... même si j'avais pu y aller, j'y serais allé seul.

Les semaines filaient, portées par les cours, les examens, les appels de ma famille et le travail. Chaque jour s'annonçait dense, mais ma motivation ne fléchissait pas. Heureusement pour moi, mon quotidien fastidieux n'influaient sur mes résultats scolaires. C'était ma récompense. Je me classais dans la bonne moyenne des élèves, ce qui était satisfaisant vu le niveau d'exigence, sauf en français. Là, j'étais régulièrement dans les premiers car j'aimais cette matière enseignée avec tant de talent par Monsieur Vaudan, un professeur extraordinaire, de ceux qui vous marquent à vie. Ce sont d'ailleurs mes copies qui l'ont incité un jour à m'interpeller :

-Vous êtes bien Mathieu Verdier? Votre copie est...étonnante...Non, ne vous méprenez pas, je me suis mal exprimé-quel comble pour un professeur de Lettres, bon, revenons-en au fait-! J'aimerais vous présenter à des amis à moi... Y verriez-vous un inconvénient?

-Aucun, Monsieur, avec plaisir.

Je m'étais fait inviter à un dîner !Pour reprendre les termes entendus dans la bouche de mon professeur, il veut « présenter son petit prodige aux Grands ».

J'y suis allé, avec un costume trop grand et des chaussures trop petites, tous loués avec l'argent de mes desserts des deux prochains mois. Je suis donc arrivé en face d'un imposant hôtel particulier, les yeux grands ouverts et la bouche bée. On me présenta des gens dont la longueur du nom semblait difficilement mémorisable. On m'en présenta d'autres que je reconnus comme des "intrus", comme moi, mais qui avaient apparemment su se faire une place au sein de cette tablée (comme moi ?). Les conversations -dont la sagacité demandait toute ma concentration- étaient fluides, profondes et pertinentes et se succédaient à la parole les invités. On parlait aussi bien de littérature que de cinéma, en passant par l'arrivée d'un nouveau virus chinois...

Et soudainement, ce fut à moi. Les regards étaient fixés sur moi, les yeux de Mr Vaudan, impatients de voir son protégé s'exprimer, me faisaient des appels de phare. La question, posée par un éminent politicien était : "Si vous pouviez dîner à cette table avec une célébrité, vivante ou décédée, laquelle serait-elle ?". Mon sang n'a fait qu'un tour : "Louis Guilloux". Les mots, familiers, étaient sortis tous seuls de ma bouche(que je m'étais pourtant promis de contrôler).

-Et pourquoi cela, jeune homme ? Grâce à son regard amusé et joueur, je compris ses intentions, c'était un test.

-Il se trouve que je viens de sa ville natale, berceau de ses récits : Saint Briec, ville des Côtes d'Armor en Bretagne. Ensuite, mes origines ne pouvant être la seule raison recevable de mon admiration pour cet homme, je continuais : j'apprécie son talent, son tempérament et son humilité. Louis Guilloux s'est fait tout seul, sans se renier. De milieu ouvrier, il a dû redoubler d'efforts pour s'en sortir, et ce sans jamais oublier ses origines. Ecrivain, en passant par poète et activiste, il aura produit des ouvrages remarquables. Je vous conseille particulièrement "Le Sang Noir", un livre qui -comme le titre le laisse deviner- est très sombre mais qui figure sur le podium de mes livres favoris. (Des rires fusent, des sourires s'échangent, des chuchotements approbateurs me rassurent et me flattent car j'ai pris la parole sans montrer mon intimidation). Il a été traduit en plusieurs langues et fait partie de la grande littérature française.

Les invités étaient attentifs à mes propos. Le stress faisait pourtant danser le flamenco à mon cœur mais, porté par mon récit et par la vie de mon modèle, je conquis la tablée.

Cette nuit-là, sous le regard satisfait et paternel de Mr Vaudan, je sortis, grisé par la sensation d'avoir, par mon éloquence, séduit Paris.

Fier de ma prestation, je redescendis vite sur terre, dès le lendemain.

Comme 24,8 millions de Français, je suivais les informations et remarquais le visage grave du président Emmanuel Macron qui, en une fraction de seconde, fige la France. "Dès Lundi, et jusqu'à nouvel ordre, les crèches, les écoles, les collèges, les lycées et les universités seront fermés." Je dégingolais du nuage sur lequel le dîner de la veille m'avait hissé. Qu'allait-il se passer ?

J'avais déjà peu de choses ... et n'avais pas conscience à cet instant que l'épidémie liée à la Covid 19 et la crise sanitaire puis économique qui suivraient, m'enlèveraient tout.

Une fois la stupeur passée, l'université s'organisa et nous annonça qu'elle mettrait en place des cours à distance, via nos ordinateurs. J'allais donc pouvoir rentrer en Bretagne ! J'allais bénéficier des avantages de la région : la mer, la place et ma famille, tout en bénéficiant de cours de qualité à distance!

Quatre jours après la première allocution, le président s'adressa de nouveau à nous. "Nous sommes en guerre", le confinement était prononcé.

-Allo? Mon chéri? C'est maman. Tu as entendu les nouvelles? On va être confinés! Je...Je sais que tu as prévu de rentrer chez nous, et ça nous ferait très plaisir... Mais, tu sais, tu es à Paris, tu as été très exposé et ton père est une personne vulnérable...Et puis...tu seras plus près de l'université pour sa réouverture!

J'étais désespéré, sous le choc... J'allais devoir rester dans ma cage de 8m². Seul.

J'ai reçu dans la foulée un mail de mon employeur m'indiquant que leurs bureaux seraient fermés... Que mon contrat à durée déterminée ne serait pas renouvelé et donc que je ne recevrais plus de salaire.

La descente aux enfers a commencé. 24 H sur 24 avec moi-même dans ma chambre, je commençais même à regretter les railleries de mes congénères. Entre les problèmes de connexion, la difficulté de se concentrer, le découragement face aux semaines qui se répétaient inlassablement. J'étais comme un poisson à tourner dans son bocal. Dormir ? Manger ? Travailler ? Et recommencer ? Je mangeais sur mon bureau, travaillais dans mon lit, et dormait mal. Une routine répétitivement harassante s'installait. Même le plus studieux des élèves ne peut nier que ne pas procrastiner dans un tel environnement relève de la magie ! J'apercevais le jour à travers ma petite fenêtre embuée, tandis que mes voisins avaient accès à un balcon ! Seul, enfermé, à travailler jour et nuit pour des examens et des professeurs faisant comme si de rien n'était ! Je n'avais pas conscience à ce moment-là que je me trouvais dans la minorité étudiante la plus précaire. Je n'arrivais plus à payer mes courses et alternais paquets de pâtes ou de riz, un peu de beurre et de sauce tomate, un dessert par jour (fruit ou yaourt). J'ai bien sûr caché cette situation à ma famille. Voyant que mon réfrigérateur se vidait plus vite que l'argent ne rentrait, et que mes repas étaient de moins en moins fréquents et de plus en plus légers, j'ai dû faire appel à l'aide alimentaire...Là, j'ai découvert que d'autres jeunes se trouvaient dans ma situation, dans les files d'attente, où personne n'ose se parler et se sent mal à l'aise. Louis GUILLOU l'aurait-il fait ? J'avais en plus l'impression de le trahir... Mais je me raisonnais, on ne vit plus à la même époque ! Et pourtant ... je voyais bien que ce confinement était moins compliqué pour certains étudiants parisiens des beaux quartiers...

J'étais loin de tout, de ma famille, de la mer, de mes terres, mais également et malgré les 8m2 dans lesquels je tournais en rond...loin de moi-même. Une barbe naissante escaladait mon visage et des cernes violacés venaient creuser ma peau, vestiges de la fatigue et du stress accumulés.

“La question n'est pas de savoir quel est le sens de cette vie” “ La seule question, c'est de savoir : que pouvons-nous faire de cette vie ?”

Je n'ai rien demandé à personne, personne ne s'est inquiété pour moi. Peut-être que j'aurai dû échanger sur ces difficultés ? Je n'ai pas à en avoir honte, je ne suis pour rien dans ce contexte si compliqué. “Je n'avais rien choisi, rien voulu, comment l'aurais-je pu ?”

Les examens sont arrivés, en distanciel. Où est l'égalité des chances ? Je me suis accroché, comme à mon habitude, seul face à mon ordinateur, la boule au ventre.

Le confinement s'est levé progressivement, les résultats des épreuves sont tombés. Il semble que j'ai réussi à limiter les dégâts, quel soulagement ! Et à quel prix. Mon classement est décevant, mes collègues parisiens semblent contents d'eux, ils sont en tête du peloton et ils partiront deux mois à la mer ou à l'étranger, si les conditions sanitaires le permettent.

Je reprendrai de mon côté tout l'été mon poste de saisonnier à temps complet mais je vais enfin pouvoir rentrer dans ma famille, après cette année difficile. Je sens que je reviens changé, j'ai mûri, mon insouciance est partie, mon regard sur la vie est devenu moins naïf.

Dans le train qui me conduit vers ma Bretagne natale, ma pensée s'évade tout d'un coup vers Louis GUILLOU et j'aimerais tellement lui demander : "Louis, mon cher Louis... Toi qui avais des valeurs de travail : humilité, simplicité, goût de l'effort et autonomie... Si je pouvais te parler, imaginons, au hasard... à un diner... Qu'est-ce que je te dirais ? Contrairement à ton époque, un travail peut ne pas être suffisant pour financer et réussir ses études dans le monde d'aujourd'hui. Bien qu'un étudiant bénéficie d'une bourse, il doit également avoir un travail en complément pour vivre correctement. Par contre, en cas de contexte exceptionnel, la crise sanitaire actuelle en est un bel exemple, tout cet équilibre est vite remis en cause. Je pense qu'il faut savoir demander de l'aide, sans avoir honte, et qu'aujourd'hui c'est même une preuve de courage..."

Sophie Barenton Saint-Charles 2^{ème} Prix Lycée individuel